

## **LA GRANDE GUERRE VUE PAR LES LIVRES POUR LES ENFANTS (1914-1919)**

La Grande Guerre fut, pour l'Europe, une expérience collective sans précédent. Et ce, non seulement à cause des proportions mondiales du conflit, de la puissance meurtrière des armes et de la déshumanisation de l'affrontement, mais aussi de par la manière dont les populations civiles y furent impliquées. Elle fut vécue au jour le jour sous la forme d'un événement médiatique total, par lequel tous les membres d'une nation belligérante devaient se sentir concernés et réunis dans une seule communauté face à l'ennemi. Le sentiment d'appartenance nationale et l'obligation morale de participer personnellement à l'action commune furent suscités et entretenus par la propagande, à laquelle le gouvernement italien<sup>1</sup>, eut recours pour mobiliser toutes les énergies. Aucun groupe social ni aucune classe d'âge n'échappa à l'influence de cette campagne globale.

---

<sup>1</sup> Sur la Grande Guerre en tant que « guerre totale » en Italie, cf. A. Gibelli, *La Grande Guerra degli italiani 1915-1918*, Milano, Rizzoli, 2007 ; Id., *L'officina della guerra. La Grande Guerra e le trasformazioni del mondo mentale*, Torino, Bollati Boringhieri, 1998 ; M. Isnenghi, *Il mito della Grande Guerra*, Bologna, Il Mulino, 2007 (1989 1<sup>a</sup>) ; M. Isnenghi, G. Rochat, *La Grande Guerra 1914-1918*, Bologna, Il Mulino, 2008 (2000 1<sup>a</sup>).

Pour la première fois, les enfants italiens<sup>2</sup> se trouvèrent plongés dans l'univers d'un conflit et fortement impliqués dans les pratiques de nationalisation mises à l'honneur dans le pays. La guerre devint un nouveau centre d'intérêt : dans les salles de classe, l'enseignement fut mis au service de l'exaltation des idéaux nationaux, par la lecture des épisodes les plus héroïques rapportés par les journaux, la connaissance de la géographie des territoires où se trouvait le front et avaient lieu les batailles, les dictées patriotiques et les discours des autorités écoutés en silence sous le préau. Les élèves furent intégrés au conflit en d'autres façons : ils furent incités par les institutrices et les instituteurs à recueillir des fonds et à envoyer des colis aux combattants, à être présents aux funérailles des soldats morts au champ d'honneur et à rendre visite à l'hôpital aux blessés et aux mutilés. La mobilisation symbolique de l'enfance trouva donc toute sa place au sein de la nation armée et devint un élément important dans la construction du discours idéologique.

Les thèmes et les formes liés au conflit faisaient leur entrée dans la culture et la littérature enfantine. Chez les enfants de la bourgeoisie et de la classe moyenne, les jouets furent touchés par la culture de guerre, tandis que leurs livres et leurs journaux s'adaptaient à l'actualité. Le monde de l'écrit se donna pour mission de renforcer l'intégration de l'enfance au conflit ; la guerre en cours allait être expliquée, représentée, racontée, rendue familière par le biais de la fiction romanesque et des images. Elle commença par faire une apparition discrète en 1914, lorsque la péninsule était encore en retrait ; puis en 1915, au moment de l'intervention des Italiens, on en détailla les causes et les enjeux de manière plus didactique, pour en expliquer le sens. Aux plus petits, la guerre fut d'abord présentée comme une nouvelle attraction, un jeu où les ennemis étaient invariablement ridiculisés, et ce n'est que dans un deuxième temps, au fur et à mesure que sa durée et sa dureté s'imposaient à la nation, qu'elle commença à s'inscrire dans les textes sous la forme plus dramatique du « roman de guerre », suscitant l'identification aux personnages et provoquant une participation affective.

---

<sup>2</sup> Sur l'implication des enfants italiens en 1915-1918, cf. W. Fochesato, *La guerra nei libri per ragazzi*, Milano, Mondadori, 1996 ; A. Fava, « All'origine di nuove immagini dell'infanzia : gli anni della Grande Guerra », in M. Giuntella, I. Nardi (éd.), *Il bambino nella storia*, Napoli, Edizioni Scientifiche Italiane, 1993, p. 181-204 ; Id., « La guerra a scuola », in D. Leoni, C. Zadra, *La Grande Guerra. Esperienza, memoria, immagini*, Bologna, Il Mulino, 1986, et A. Gibelli, *Il popolo bambino. Infanzia e nazione dalla Grande Guerra a Salò*, Roma-Bari, Laterza, 2005.

## La guerre au présent : 1915-1918

### *De la « guerre des autres » à la « guerre pour rire »*

En août 1914, l'Italie se déclara neutre et resta à l'écart des opérations militaires pendant toute la première année de la Grande Guerre. Les premiers textes pour les enfants qui en informent leurs lecteurs sont le reflet de cette neutralité et en parlent avec un certain détachement, en le présentant comme « la guerre des autres », dont les Italiens sont simples spectateurs. En 1914, dans la « *Bibliotechina della Lampada* » d'Arnoldo Mondadori, paraît *Vecchie guerre vecchi rancori (1866-1970-71)* de Luciano Zuccoli. Dans la couverture, illustrée par Bruno Angoletta, campent dans une posture belliqueuse deux volatiles, l'un rouge et l'autre noir : le coq français et l'aigle impérial germanique. L'auteur explique que le conflit qui se déchaîne doit être vu comme un nouvel épisode de la lutte que se livrent la France et l'Allemagne depuis 1870. Entre ces deux nations, « la guerra era prevista da molto tempo ed è oggi come il mantenimento d'una vecchia promessa »<sup>3</sup> ; aussi programmée qu'inévitable, elle doit être interprétée comme « il convegno lungamente sottinteso di due destini, che devono cozzare anco una volta ed essere finalmente decisi, forse per sempre »<sup>4</sup>. L'Italie et les Italiens sont également absents dans un album publié par Emilio Treves en 1915, où la note patriotique est inexistante : *Tranquillino... dopo la guerra vuol creare il mondo... nuovo*. Ce grand album en couleurs est formé de trente dessins pleine page de Golia<sup>5</sup>, qui illustrent une curieuse histoire en vers de Vittorio Emanuele Bravetta. La scène s'ouvre sur le monde détruit par la guerre : « La guerre è scoppiata, e il mondo pure ! »<sup>6</sup>. La pluie de bombes qui s'est abattue sur la terre a détruit non seulement les capitales des nations belligérantes — Londres, Vienne, Paris, Berlin et Saint-Pétersbourg — mais toute forme de vie. Comme dans un récit de science-fiction, dans ce monde apparemment désert restent quelques survivants : Tranquillino, un petit garçon qui dormait si

<sup>3</sup> L. Zuccoli, *Vecchie guerre vecchi rancori*, Ostiglia, La Scolastica, 1914, p. 9.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 9-10.

<sup>5</sup> Golia était le nom d'art d'Eugenio Colmo, caricaturiste dans plusieurs journaux politiques du début du XX<sup>e</sup> siècle.

<sup>6</sup> *Tranquillino... dopo la guerra vuol creare il mondo... nuovo*, vers de Bravetta, dessins de Golia, Milano Treves, 1915, p. 6.

profondément qu'il n'a rien entendu, se réveille ; puis Sirenetta, une petite fille qui s'était cachée dans un pot de moutarde. Les deux enfants parcourent des plaines couvertes de ruines, contemplent des champs de bataille où sont encore alignées les bottes des soldats abattus, pénètrent sous terre (où ils trouvent le casque de l'empereur Guillaume), descendent sur le fond de la mer (où ils aperçoivent des cuirassés par centaines). Tranquillino décide de refaire un nouveau monde où il n'y aura jamais de guerre, et Dieu apparaît pour lui apporter une truelle ; son projet cependant ne pourra pas se réaliser parce que le garçon, au lieu de bâtir une planète pacifique, se laisse aller aux instincts meurtriers innés dans la nature humaine, et se comporte à son tour comme « un uomo della terra maledetta / assetato di sangue e di vendetta »<sup>7</sup>.

Pendant les mois suivants, le débat entre le courant d'opinion souhaitant l'entrée en guerre à côté de l'Entente cordiale (les « interventisti ») et celui qui s'y oppose (les « neutralisti ») se fait de plus en plus vif dans la péninsule. Les plus combatifs sont les interventionnistes, et ce sont eux qui s'adressent aux enfants pour les attirer dans leur camp et les préparer à l'effort national. Vamba, l'ancien fondateur et directeur du *Giornalino della Domenica*<sup>8</sup>, s'engage immédiatement parmi ceux qui prônent la participation de l'Italie au conflit. Sa fervente adhésion à la cause de l'*irredentismo* s'était d'ailleurs manifestée dès la fondation du *Giornalino*<sup>9</sup>. Au printemps 1915, il commence à parcourir la péninsule en donnant des conférences et se rend dans les écoles pour rappeler combien importante avait été la participation de la jeunesse au Risorgimento. Ses conférences sont consacrées « al ricordo di tante vittime innocenti, di tanti piccoli eroi i cui nomi ho cercato nel fiume di lacrime e di sangue che corse d'Italia sotto la barbara guerra degli Asburgo »<sup>10</sup> : sur les barricades dans la révolution de 1848, lors des trois guerres de l'Indépendance, dans les rues et les places de toutes les villes où le peuple italien s'était battu contre ses oppresseurs. Réunies en volume sous le titre de « *I bimbi d'Italia si chiaman*

---

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>8</sup> Cf. M. Colin, *L'âge d'or de la littérature d'enfance et de jeunesse* : « Du *Giornalino della Domenica* au *Giornalino di Giamburrasca* », Presses Universitaires de Caen, 2005, p. 283-306.

<sup>9</sup> En 1907 il associa les enfants de Trente et de Trieste à sa « Confederazione del Girotondo », ce qui créa un petit incident diplomatique avec Vienne.

<sup>10</sup> Vamba [Luigi Bertelli], « *I bimbi d'Italia si chiaman Balilla* ». *I ragazzi italiani nel Risorgimento nazionale*, Firenze, Bemporad, 1915, p. XV.

*Balilla* ». *I ragazzi italiani nel Risorgimento nazionale*<sup>11</sup>, elles furent publiées au mois de novembre, avec une dédicace aux anciens petits lecteurs du *Giornalino*, « la migliore ricchezza e la maggior potenza della nostra Patria, la giovinezza »<sup>12</sup>, désormais en âge de prendre les armes contre l'ennemi. Saluant « la bella guerra liberatrice divenuta in quest'anno realtà »<sup>13</sup>, Vamba les appelle à ressentir « contro l'Autria maledetta, due passioni sante : odio e vendetta »<sup>14</sup>.

Les autres membres de la rédaction du *Giornalino della Domenica* s'alignèrent comme lui sur les positions nationalistes. Au moment de la déclaration de guerre, Giuseppe Fanciulli publie *Perché siamo in guerra*<sup>15</sup> : un opuscule qui, sur un ton très didactique, explique pour quelles raisons l'Italie a pris l'initiative de déclarer la guerre à l'Autriche-Hongrie, alors que le pays n'était pas en danger. Il expose les arguments de l'irréductibilisme et termine par un ardent appel à la victoire : « L'Italia vincerà la sua guerra. La sua causa è santa, poiché consiste nella rivendicazione di giusti confini, nella liberazione di fratelli oppressi, nella difesa del diritto e della libertà »<sup>16</sup>. Ce petit livre fait partie d'une nouvelle collection — la « *Bibliotechina illustrata Bemporad per la gioventù per i soldati per il popolo* »<sup>17</sup> — fondée en toute hâte par l'éditeur florentin Enrico Bemporad, dont les opinions nationalistes étaient connues. Bemporad, qui contribua activement à la propagande par ses initiatives multiples, est à l'origine d'une grande partie des ouvrages publiés pour le jeune public pendant la guerre<sup>18</sup>.

La plupart des livres pour les enfants continuent d'adopter un ton gai et transforment la guerre en une sorte de nouveau jeu. Parmi les premiers,

---

<sup>11</sup> Citation d'un vers de l'hymne composé par Goffredo Mameli lors de la révolution nationale de 1848 (l'actuel hymne national italien).

<sup>12</sup> Vamba, *op. cit.*, p. XV.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. XIV.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. XV.

<sup>15</sup> G. Fanciulli, *Perché siamo in guerra*, Firenze, Bemporad, 1915.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>17</sup> Dans cette collection à l'enseigne de l'irréductibilisme on trouve des titres tels que *Guglielmo Oberdan*, *L'italianità della Venezia Giulia*, *Balilla*, *La flotta da guerra italiana*, *Poeti italiani irredenti...*

<sup>18</sup> Ces publications étaient présentées dans un « *Catalogo di pubblicazioni patriottiche della casa editrice R. Bemporad & figlio* », où on vantait « l'opera d'italianità della casa per la giusta guerra ». Bemporad, successeur de Paggi, était alors à la tête de la plus importante des maisons d'édition italiennes pour l'enfance et la jeunesse. Son concurrent Paravia, étant très lié à l'Église qui était hostile à l'entrée en guerre de l'Italie aux côtés de l'Entente cordiale, resta en retrait pendant toute la durée du conflit.

on trouve un *ABCDARIO di guerra*<sup>19</sup> de vingt et une pages (une pour chaque lettre de l'alphabet) illustré par Golia, qui, sur le modèle des alphabets de guerre déjà parus dans les pays belligérants<sup>20</sup>, associe les lettres aux mots, lieux et objets du conflit (« A » comme « Aeroplano », « B » comme « Baionetta », « M » comme « Morte », « T » comme Trincea) et à ses acteurs (« A » comme « Alpini », « B » comme « Belgio », « S » comme « Salandra »...). Bien que les destinataires soient des enfants, les dessins (qui sont des caricatures déjà publiées par le même Golia dans des journaux satiriques) conviennent assez peu à la sensibilité enfantine, et les légendes, dont le contenu est très politique, encore moins<sup>21</sup> : Golia illustre encore une histoire en vers de Vittorio Emanuele Bravetta : *Pentolino e la grrrande guerra*<sup>22</sup> met en scène un gamin belge, Pentolino. C'est un enfant au corps minuscule surmonté d'une grosse tête, dessiné de manière caricaturale, tout comme sont dessinés ses compagnons, qui représentent les armées alliées : le français Rataplan, l'anglais Bulldog, le russe Balaboff, pour lesquels Pentolino travaille comme vivandier ; leurs ennemis sont l'allemand Fritz et le turc Mamma-lucco. La nuance comique présente dans le titre (la « grrrande guerra » du « pentolino » suscite le sourire) est reprise dans le récit, qui choisit le mode du conte. Pentolino reçoit comme cadeau pour Noël des petits soldats, qui grandissent jusqu'à atteindre la taille réelle : ce sont des *bersaglieri* italiens, qui vont chasser l'Allemand et le Turc. Et voilà que la guerre se termine par un envol de blanches colombes, tandis que les soldats crient en chœur : « Pace ! ».

Le même registre ludique est adopté dans deux volumes de la « Bibliotechina della Lampada » de Mondadori, très joliment illustrés : *La guerra. Commediole*<sup>23</sup> (petites pièces de théâtre sur le thème de la guerre) de

<sup>19</sup> Golia [Eugenio Colmo], *ABCDARIO di guerra*, Torino, Lattes, 1915.

<sup>20</sup> Dont les titres sont les suivantes : *ABC of our soldiers, Our Allies ABC War Book, The Allies' Alphabet of the ABC of the War ; Alphabet de la Grande Guerre, Pour les enfants de nos soldats, L'Alphabet des petits Français...* La liste complète de ces abécédaires de guerre français et anglais se trouve in S. Audoin-Rouzeau, *La guerre des enfants, 1914-1918. Essai d'histoire culturelle*, Paris, Armand Colin, 1993, p.49.

<sup>21</sup> On lit par exemple, à propos de la Baionetta : « Lama d'acciaio di buona lega (latina). Argomento ultimo convincente in ogni azione di guerra. Un corpo tedesco agisce sulle baionette come una calamita », tandis que le Socialisme est défini ainsi : « Pianta avvizzita e viziata ; presentemente di nessun interesse ».

<sup>22</sup> *Pentolino e la grrrande guerra*, vers de Bravetta, dessins de Golia, Milano, Sonzogno, 1915.

<sup>23</sup> C. Antona Traversi, *La guerra. Commediole*, Ostiglia, tip. La Sociale, s.d. [1915].

Camillo Antoni Traversi et la *Storia degli austriaci senza rancio e di ventidue asinelli prigionieri*<sup>24</sup> de Francesco Saponi. La nouvelle qui donne son titre au deuxième volume est amusante : sur un ton de raillerie, elle raconte comment des soldats italiens ont joué un tour pendable aux soldats autrichiens, en s'emparant des ânes qui transportaient les marmites de leur ordinaire. *Parla il chiodo ! Scherzo d'attualità per fanciulli*, de Carlo Biscaretti, joue également sur le registre de la raillerie, mais à l'encontre des soldats allemands : le « clou » dont il est question ici, c'est la pointe qui est tombée du casque du Kaiser, dont se moque une bande de gamins. La conclusion promet, sur un ton de persiflage, la victoire des alliés de l'Entente : « della Germania Grande rideranno anche le oche di Strasburgo »<sup>25</sup>. On rit également à la lecture des vignettes du *Corriere dei Piccoli*, où la guerre est mise en scène dès le début du conflit, en correspondance avec le choix interventionniste du *Corriere della Sera*<sup>26</sup> (l'influent journal milanais auquel le *Corrierino* était rattaché). La propagande y sera constante<sup>27</sup>, mais elle sera souvent présentée avec humour et légèreté, dans la continuité de la ligne du comique et du burlesque chers au journal. Dans les planches de la première page apparaissent de nouveaux personnages, dessinés par Attilio Mussino et Antonio Rubino, dont les aventures imaginaires et amusantes sont liées à la guerre. Mussino donne vie à Schizzo, un garçon qui, après avoir accompagné à la gare son frère aîné appelé sous les drapeaux, se met à rêver de participer aux combats ; le jour, il suit les nouvelles du front en écoutant les conversations des adultes, et la nuit il se voit transporté sur les champs de bataille. Dans ses rêves guerriers, il n'y a jamais de morts ni de blessés, on n'éprouve ni peur ni douleur ; la victoire des Italiens sur leurs ennemis est remportée à coups de boules de neige, tandis que les roquettes font exploser de gigantesques œufs de Pâques. Dans les illustrations de Rubino, la guerre se déroule au pays des jouets et se présente sous un aspect

<sup>24</sup> F. Saponi, *Storia degli austriaci senza rancio e di ventidue asinelli prigionieri*, Ostiglia, tip. La Sociale, s.d. [1915], illustrées par un groupe d'artistes dessinateurs (Golia, Mussino, Gustavino et Moroni Celsi).

<sup>25</sup> C. Biscaretti, *Parla il chiodo ! Scherzo d'attualità per fanciulli*, Milano, Vallardi, 1916, p. 40.

<sup>26</sup> Luigi Albertini, directeur du *Corriere della Sera*, prit position en faveur de l'entrée en guerre de l'Italie aux côtés de l'Entente.

<sup>27</sup> Sur la représentation de la guerre dans le *Corriere dei Piccoli*, cf. J. Meda, « Il *Corriere* va alla guerra. L'immaginario del *Corriere dei Piccoli* e le guerre del Novecento (1912-1945) », *Storie e documenti*, 2001/6, p. 97-108.

constamment joyeux. Dans ces batailles où les bombes qui éclatent sont des feux d'artifice, les protagonistes qui représentent l'armée italienne (Italino, Abetino, Luca Takko) sont des marionnettes ou des pantins courageux et malicieux, qui s'amuse à faire des blagues à des adversaires imbéciles. Les petites escarmouches entre le méchant général autrichien Otto Kartoffel et l'aimable Italino tournent invariablement à l'avantage du second, tout comme celles entre Bombarda et Luca Takko. Abetino (petit soldat en bois) vit au pays de Legnazia-Italia, dont la tranquillité est menacée par l'armée de Piombino, formée de petits soldats de plomb coiffés à l'allemande d'un casque à pointe. Tout suggère la lourdeur teutonique dans le décor de l'empire d'Arcipiombo, où les soldats commandés par Principiombo sont perpétuellement figés au garde à vous, tandis qu'à Legnazia règnent la grâce et la gaieté.

Toutes ces « guerres pour rire », qui ne veulent troubler en rien la joie des enfants, apaisent les peurs et permettent même de satisfaire de manière jubilatoire les fantasmes enfantins de toute puissance face aux adultes, en montrant la supériorité naturelle des « gentils Italiens » sur les « méchants Autrichiens ». Ces historiettes composent une parodie simplifiée mais efficace de la guerre, en réponse aux consignes de la propagande dans les premières années, lorsque l'opinion publique ignore encore les souffrances des soldats dans les tranchées, les horreurs des combats et l'ampleur des pertes humaines (minimisées par la censure). Avec son optimisme et sa bonne humeur, le *Corriere dei Piccoli* contribue donc, à sa manière, « a sostenere il fronte interno, rassicurando e rasserenando, facendo sì che tutto si componga in un quadro di compiuta accettazione, di vigile serenità »<sup>28</sup>, pour les petits lecteurs dont les pères et les grands frères se trouvent au front.

#### *De l'enfant spectateur à l'enfant acteur*

On veut aussi divertir les jeunes lecteurs dans plusieurs petits romans, dont les héros — qui répondent aux noms de Pinocchetto, Ciuffettino, Pippetto — sont d'intrépides va-t-en-guerre construits sur le modèle des personnages du *Corriere dei Piccoli*. Dans *Pinocchetto contro l'Austria*<sup>29</sup> de Bruno Bruni, Pinocchetto n'est pas une marionnette, mais un

---

<sup>28</sup> W. Fochesato, *op. cit.*, p. 34.

<sup>29</sup> B. Bruni, *Pinocchetto contro l'Austria*, Milano, Bietti, 1915.

adolescent de seize ans doté d'un grand nez ; lorsqu'il apprend que l'Italie a déclaré la guerre à l'Autriche-Hongrie, il ne rêve que d'aller « al fronte, insieme ai soldati, a sparare, a correre addosso agli austriaci, a farne un massacro ! »<sup>30</sup>. Il s'enfuit de chez lui et arrive dans une caserne en liesse, où l'on se réjouit de l'entrée en guerre comme d'une fête. Le lendemain, il assiste à l'assaut : « era uno spettacolo magnifico e volentieri Pinocchetto avrebbe gridato *bravi ! bene !* se l'emozione da cui si sentiva preso glielo avesse permesso »<sup>31</sup>. Puis, il se lance tout seul dans une expédition punitive contre les Autrichiens qui placent des mines sur le chemin des Italiens ; il en fait sauter une et provoque la mort de vingt soldats ennemis. Dans ces rodomontades destinées à faire rire et à caricaturer l'ennemi, en montrant sa niaiserie ou sa lâcheté, on peut voir un reflet de l'optimisme du gouvernement italien et du courant interventionniste au moment de l'entrée en guerre ; l'espoir était alors qu'elle serait de courte durée et que grâce à une puissante offensive italienne, obligeant l'Autriche à capituler, les alliés remporteraient rapidement la victoire sur les Empires centraux.

*Ciuffettino alla guerra*, écrit et illustré par Yambo<sup>32</sup>, est un étrange « conte de guerre » qui mélange réel et merveilleux. Le protagoniste de cette histoire un peu embrouillée, comme tous les récits de Yambo, est un enfant minuscule coiffé d'une longue mèche de cheveux ; il est déjà familier du jeune public, qui a déjà eu connaissance de ses premières aventures<sup>33</sup> au pays imaginaire de Cocciapelata. Dans ce nouvel épisode, Cocciapelata est située dans les « terre irredente », que Ceccobeppe, empereur de Sbucciamela, « si ostina a tenere sotto il suo giogo, maltrattandone barbaramente gli abitanti, cercando perfino di impedire loro di parlare la lingua dei padri, la dolce lingua italiana »<sup>34</sup>. « Ceccobeppe » — ce nom composé des diminutifs de François et Joseph est le surnom dont était affublé en Italie l'empereur d'Autriche-Hongrie — est un vieillard gâteux, qui toussote sans cesse et joue avec de petits soldats de bois. Ciuffettino et ses amis Burchiello et Lodola affrontent ses gendarmes, avant de se trouver

---

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>32</sup> Sur l'auteur-illustrateur Yambo, cf. M. Colin, *op. cit.*, p. 247-248 et 350-351.

<sup>33</sup> *Ciuffettino : libro per ragazzi* était sorti en 1902 et plusieurs fois réédité dans les années successives.

<sup>34</sup> Yambo [Enrico Novelli], *Ciuffettino alla guerra. Libro per i ragazzi*, Firenze, Casa Editrice de La Nazione, 1916, p. 77. Le livre, imprimé en 1916, avait été écrit en 1915 (d'après la préface de l'auteur).

face au professeur Schicchi, un inventeur diabolique qui fabrique des armes secrètes pour détruire les Italiens : « rayons destructeurs », « gaz pestilentiels », « gaz lacrymogènes », « machines de guerre »<sup>35</sup>. Ciuffettino annonce à Ceccobeppe que l'Italie a déclaré la guerre à Sbucciamela ; les soldats italiens arrivent aussitôt à Cocciapelata et après une guerre-éclair entrent dans la ville où les habitants les accueillent en agitant des drapeaux tricolores. Les *terre irredente* sont aussi le lieu où vivent les protagonistes de *Bimbi di Trieste*<sup>36</sup> d'Haydée (*alias* Ida Finzi) : ce sont les menues aventures de trois enfants de Trieste, répondant aux prénoms à forte connotation patriotique de Libera, Giusto, Italia, qui subissent au quotidien l'oppression des Autrichiens. Alors qu'il leur est interdit de chanter l'hymne italien ou de parler de l'histoire italienne, ils saisissent courageusement toutes les occasions pour les défier et arborer les trois couleurs, en s'habillant de vert, blanc, rouge. Lorsque l'Italie entre en guerre, leur famille s'enfuit en Suisse et leur père, qui a déserté l'armée autrichienne, part au front aux côtés des soldats italiens, tandis que ses enfants attendent le jour où Trieste sera enfin libérée.

Un autre récit de Yambo, publié dans la « *Bibliotechina della Lampada* » de Mondadori, s'éloigne des territoires de l'imaginaire pour se rapprocher de la scène de l'histoire : *Gorizia fiammeggiante. Il figlio del tricolore*, qui dès son titre fait clairement référence à la bataille de Gorizia, la ville en territoire autrichien conquise par les Italiens en août 1916. Le dessin de la couverture, de Yambo lui-même, représente un garçon qui donne de terribles coups de bâton à un aigle bicéphale (l'aigle impérial autrichien). Le protagoniste est Tonino, un enfant du Frioul qui n'aime ni l'école ni le travail. Quand la guerre éclate, il est fait prisonnier par les Autrichiens, mais il réussit à s'enfuir pour aller rejoindre les positions italiennes ; ensuite, il participe avec enthousiasme à l'offensive pour s'emparer de « la bella città martire »<sup>37</sup>. Lorsque commence « l'assalto dei valorosi figli d'Italia verso le colline che chiudevano come in un cerchio la

---

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 174.

<sup>36</sup> Ces épisodes seront ensuite recueillis en volume et publiés par Bemporad à Firenze en 1916, sous le titre de *Bimbi di Trieste. Scene dal vero*.

<sup>37</sup> Yambo, *Gorizia fiammeggiante. Il figlio del tricolore*, Ostiglia, tip. La Scolastica, 1916, p. 166. Ce même texte sera réédité en 1935 chez Mondadori dans la collection « Il romanzo dei ragazzi », sous le titre de *Il piccolo fante di Santa Gorizia*.

perla dell'Isonzo, Gorizia fiammeggiante ! »<sup>38</sup>, Ciuffettino se bat en première ligne puis il entre dans la ville avec les soldats libérateurs.

Enfin Pippetto, dans *Pippetto vuole andare alla guerra*, est un orphelin florentin qui travaille comme garçon de courses chez un serrurier. En voyant défiler une manifestation d'interventionnistes qui crient « — Vogliamo la guerra !... Viva la guerra !... Viva il Re !... Abbasso Ceccobeppe !... »<sup>39</sup>, alors que dans la ville se multiplient les « riunioni, dimostrazioni, comitati, spettacoli di beneficenza, propaganda di preparazione, iscrizione di volontari, rottura di vetrine tedesche... »<sup>40</sup>, il s'enthousiasme à son tour. À l'annonce de la déclaration de guerre, il partage avec la foule une immense émotion : « La guerra, quando è santa come quella d'Italia, quando è fatta per una causa giusta e nobile, quando è il compimento di un sacro voto », se dit-il, « la guerra, quando è così, è un grande, sublime avvenimento, che nobilita tutta una età e la rende degna d'onore presso le generazioni future<sup>41</sup> ».

Pippetto ne rêve plus que de se rendre au front avec ceux qui se sont engagés, et cherche en vain à se procurer un uniforme et un fusil pour pouvoir se joindre à eux. Hélas, son maigre salaire met ces achats au-dessus de ses possibilités. Mais en dépit de toutes ces difficultés, voulant tenter l'aventure coûte que coûte, il décide de se mettre en route tout seul, en chantant un hymne patriotique, et il quitte la ville pour aller « incontro alla guerra »<sup>42</sup>.

Le ton de cette « littérature de guerre » pour l'enfance se fait plus sentimental et parfois plus grave dans les textes écrits par des auteurs féminins, qui contrastent avec ces inventions comiques. Dans *La ghirlandetta. Storie di soldati*, Térésah compose une « petite guirlande » de nouvelles, mêlant les faits et gestes d'enfants natifs des pays de l'Entente cordiale : les « petites fleurs de la Grande Guerre » sont un hommage aux enfants de tous les soldats<sup>43</sup>. Petit Paul est un enfant français qui confie sa maison et ses jouets à un soldat, qui meurt pour les défendre ; Gabriellina va avec sa maman offrir des fleurs aux chasseurs alpins qui partent au front

---

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 168.

<sup>39</sup> Donna Paola [Paola Grosson Baronchelli], *Pippetto vuole andare alla guerra*, Firenze, Bemporad, 1916, p. 64.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 126.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 257.

<sup>43</sup> Térésah [Teresa Ubertis Gray], *La ghirlandetta. Storie*, Firenze, Bemporad, 1915, p. 4.

donner leur vie pour la patrie. Dans *Piccoli eroi della grande guerra*<sup>44</sup>, le ton se fait plus grave ; Térésah choisit comme exemples de jeunes héros de France et de Belgique, comme Théophile Jagent, garçon français qui, le sourire aux lèvres, affronte le feu du peloton d'exécution ennemi parce qu'il a refusé de servir d'informateur aux Allemands. L'agression de la Belgique par l'armée du Kaiser sert encore de sujet à un conte de Térésah, intitulé *Storia di una bambina belga*. L'actualité de la guerre, pour être adaptée à la sensibilité enfantine, est transposée dans le registre narratif du conte : la protagoniste, qui s'appelle Rosignoletta, est la petite reine des rossignols et vit au palais de Nano Artù. Du haut de ce monde enchanté où elle a trouvé refuge depuis l'invasion de son pays, elle regarde la terre où l'on se bat, et pleure de douleur en voyant son peuple souffrir sous le joug allemand. Autour d'elle, les trois fées Harmonie, Justice et Paix lui viennent en renfort, pour l'aider à ne pas perdre espoir et à résister avec courage.

*Primavere italiane. Romanzo d'attualità* d'Olga Visentini paraît dans la « Bibliotechina della Lampada » en 1915. Visentini — qui sera par la suite l'un des auteurs les plus prolifiques et les plus respectés de la période fasciste — est alors une toute jeune institutrice de vingt-trois ans, qui grâce à ses liens de parenté avec Arnoldo Mondadori fait ses débuts d'écrivain. L'« actualité » affichée dans le titre se rattache au contexte de la guerre, et de fait, les premières pages témoignent d'un certain réalisme dans la manière de l'aborder. On raconte comment une fillette nommée Aurora est contrainte de revenir d'Alsace, où elle avait émigré avec sa famille, un petit groupe de malheureux Italiens qui ont été arrachés à leurs maisons et à leur travail en pays étranger « da quell'orribile follia che è la guerra »<sup>45</sup>. Pour survivre, Aurore et son frère Lorenzo deviennent musiciens ambulants à Milan et s'en remettent à la générosité des passants pendant quelques mois. Quand le printemps arrive et que l'Italie entre à son tour dans le conflit, la narration change soudain de ton ; le réalisme du début laisse place à une rhétorique patriotique enflammée, et les membres de cette famille d'émigrés deviennent tous d'ardents partisans de l'intervention. Lorsque l'oncle Aldo est appelé sous les drapeaux, avant de partir il déclare avec enthousiasme : « Infioreremo le nevi delle nostre Alpi del rosso del nostro sangue, per riconfermarle così nel sacro nome d'Italia »<sup>46</sup>. Son zèle est contagieux, car

<sup>44</sup> Id., *Piccoli eroi della Grande Guerra*, Firenze, Bemporad, 1915.

<sup>45</sup> O. Visentini, *Primavere italiane. Romanzo d'attualità*, Ostiglia, tip. La Scolastica, s.d. [1915], p. 11.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 53.

son propre père, malgré son âge avancé, s'engage à son tour. Lorenzo, qui brûle de les rejoindre, fait une fugue pour réaliser son rêve de gloire ; il s'introduit dans un convoi militaire et arrive au front avec un bataillon de soldats. Il est accepté par le commandant et se distingue tout de suite comme un combattant d'exception par son courage et sa petite taille : « era un monello eroe che si lanciava alla vedetta nei luoghi più pericolosi, che strisciava sotto i reticolati nemici per portarvi la gelatina esplosiva »<sup>47</sup>. Autour de lui, ses camarades, fiers de donner leur sang pour la patrie, sont prêts à supporter toutes les souffrances : « i feriti non avevano un grido : sostenevano sereni il dolore, orgogliosi di boccheggiare su la terra redenta »<sup>48</sup>. Après s'être porté volontaire pour plusieurs missions dangereuses, Lorenzo se lance dans une opération très risquée : il doit mettre le feu à la mèche d'une mine pour faire exploser la forteresse ennemie. Sa mission réussit, mais l'explosion lui arrache les deux bras. Le garçon meurt sur la montagne vidé de son sang, mais heureux de son sacrifice. La nouvelle de sa mort au champ d'honneur est accueillie avec dignité par sa famille ; sa mère pleure, mais sa grand-mère l'exhorte à montrer plus de force d'âme par ces paroles : « Noi siamo madri italiane. Dobbiamo essere orgogliose se dal nostro dolore balzano delle luci. Renzo è un eroe, l'hai donato alla patria »<sup>49</sup>.

Le roman d'Olga Visentini est le premier d'une série d'ouvrages construits selon cette même typologie, destinée à être reprise après la fin de la guerre : celui de l'enfant qui fait une fugue pour aller au front<sup>50</sup> et combattre avec un régiment, parfois jusqu'à sa mort. Tout comme dans les ouvrages français<sup>51</sup> de la même période, l'enfant-héros au patriotisme débordant est acteur et non spectateur<sup>52</sup> de la guerre : il brûle de suivre ses aînés au front ; il s'enfuit ; il se glisse parmi les soldats et se fait remarquer par ses exploits ; il est décoré, félicité, admiré. Cet enfant-héros est une figure rhétorique à valeur symbolique, un stéréotype destiné à faire accroire

---

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 139.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 166.

<sup>50</sup> Ces enfants-soldats qui ont cherché et parfois réussi à s'engager comme soldats en mentant sur leur âge ont réellement existé. À ces volontaires doivent être ajoutés les jeunes « esploratori » qui distribuaient la poste et servaient d'estafettes, assurant le relai entre les premières lignes et les arrières. Cf. A. Gibelli, *op. cit.*, chap. « La strage degli innocenti ».

<sup>51</sup> Cf. S. Audoin-Rouzeau, *op. cit.*, chap. 3 : « L'enfant-soldat ».

<sup>52</sup> D'après S. Audoin-Rouzeau, il en va ainsi dans les récits de guerre allemand et anglais.

que tous les enfants italiens sont impatients de prendre les armes et d'accomplir des gestes audacieux qui, même s'ils ne débouchent pas sur la victoire, prouvent à la nation comme aux ennemis leur valeur au combat. Son héroïsme est absolu, son courage sans faille, même au moment où il est confronté à l'épreuve suprême.

### *Du jeu au drame*

L'année 1917 est l'année la plus dramatique pour l'Italie. Sur le front italien, le haut commandement lance au printemps une série d'offensives sur les montagnes du Carso et du Trentin, qui donnent de maigres résultats tout en causant d'énormes pertes. À l'automne, après le retrait des forces des Empires centraux sur le front oriental, le front italien est enfoncé sur l'Isonzo par les armées allemande et autrichienne réunies. La bataille perdue de Caporetto se transforme en débâcle : les troupes italiennes se retirent en masse vers l'intérieur de la Vénétie, en même temps que la population du Frioul, tandis que des centaines de milliers de soldats sont fait prisonniers et envoyés dans des camps en Allemagne. Le nombre des morts ne peut plus être passé sous silence, ni celui des blessés et des mutilés, qui sont soignés dans les hôpitaux de la péninsule ; en revenant du front, les hommes ont révélé à leurs familles les souffrances et les atrocités que la censure avait plus ou moins occultées.

Les échos de la douleur et de la peur qui règnent dans le pays atteignent désormais la production narrative pour l'enfance ; la gaieté et la moquerie n'y sont plus de mise, et le ton devient grave pour parler des conditions des soldats en guerre que désormais plus personne n'ignore. En 1917 paraît *Il romanzo di Pasqualino* de Térésah : ce beau volume aux pages cartonnées, richement illustrées par Golia, est manifestement destiné aux enfants fortunés. L'histoire de Pasqualino le confirme : Pasqualino est l'enfant chéri d'une famille bourgeoise ayant à son service plusieurs domestiques, mais lorsque la guerre éclate, elle démontre ses convictions nationales en licenciant la cuisinière allemande. La manière d'aborder la question de la guerre avec Pasqualino correspond bien à des intérêts infantiles : sa mère l'invite à ne plus s'amuser avec ses jouets allemands, pour les remplacer par des jouets italiens... On lui offre des soldats en bois fabriqués par des mutilés de guerre, pour qu'il apprenne « a conoscere ed amare quei cari grandi fratelli che combattono, soffrono, muoiono e vinceranno per noi, per la salvezza delle nostre terre, delle nostre case, e

l'onore della Patria nostra »<sup>53</sup>, tandis que le petit garçon, de son côté, s'emploie à promouvoir la vente de ces jouets patriotiques (qu'il appelle des « balocchi alleati »<sup>54</sup>) parmi ses camarades. Son adhésion à la guerre nationale grandit ; il aime se faire raconter les actions héroïques des *bersaglieri* italiens et avec ses amis il prépare un petit spectacle patriotique. C'est alors que le cadre enfantin, dans lequel la participation à la guerre passait par le jeu, laisse place à des images plus réalistes et à des pages plus dramatiques, où vibrent des émotions fortes. Quand la focalisation du récit se déplace de Pasqualino à sa grande sœur Lalla, les horreurs de la guerre font leur entrée dans les rêves de la fillette, qui dans son sommeil se croit arrivée au Paradis. Elle voit arriver une foule d'ombres grisâtres : ce sont les âmes des soldats morts, « ancora vestiti di panno grigio, laceri, sporchi, bagnati, insanguinati, colle scarpe rotte »<sup>55</sup>, qui se présentent devant Dieu. Le Seigneur, qui les reçoit une par une, évoque en les recevant la terrible condition qui a été la leur ; il connaît leur vie pénible dans les tranchées et leur mort atroce. « Tu » — dit-il au premier soldat qui se présente — « da più di un anno non avevi casa, non avevi letto, dormivi nel fango, nella neve, al morso acuto del vento. I tuoi panni erano sempre molli, le tue scarpe erano rotte, la tua coperta bagnata non ti riscaldava più »<sup>56</sup>. Le deuxième a été blessé au combat sans que personne ne lui porte secours. « Tu hai agonizzato lunghe ore, solo, invocando aiuto » — lui dit le Seigneur— « la febbre ti faceva delirare, il sangue usciva a goccia a goccia dalle tue ferite [...] finché a poco a poco ti sei sentito morire »<sup>57</sup>. Le troisième, tout blessé qu'il était, a voulu transporter un autre camarade touché encore plus gravement. « Tu hai strisciato tra sassi, rottami, grovigli di filo spinoso, ti sei graffiato, ti sei lacerato, hai fatto la via rossa di sangue, ma non l'hai lasciato. Sii benedetto »<sup>58</sup>. L'accueil au ciel et les bénédictions divines apaisent les douleurs et dédommagent ces soldats de leurs souffrances, sans toutefois les effacer. Elles hantent la mémoire de Lalla, qui tous les soirs demande à Dieu de ne plus revoir en rêve « le porte del paradiso spalancarsi per ricevere i soldati martiri »<sup>59</sup>. Pasqualino aussi perd

---

<sup>53</sup> Térésah, *Il romanzo di Pasqualino*, Firenze, Bemporad, 1917, p. 35.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 126.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 139.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 140.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 141.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 142.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 301.

son insouciance, lorsqu'il rêve à son tour de rencontrer un homme mystérieux : c'est l'âme d'un combattant mort, qui erre sur la terre, « chiedendo amore, tra quelli ai quali [ha] fatto olocausto della [sua] vita »<sup>60</sup>. Et il est frappé d'une stupeur douloureuse, quand il voit à l'hôpital, où il s'est rendu avec sa sœur, un terrible spectacle : « tutti quei poveri soldati, chi colle grucce, chi colla testa fasciata, chi senza un occhio, venivano loro incontro... »<sup>61</sup>.

Pinocchio lui-même est appelé à connaître le sort des soldats mutilés, dans une histoire mi-tragique, mi-comique : *Il cuore di Pinocchio* de Collodi Nipote. Pour les besoins de la narration, le célèbre personnage n'est plus un pantin en bois, mais un garçon en chair et en os, tandis que la Fée aux cheveux bleus est devenue une infirmière de la Croix Rouge. Le protagoniste réussit à s'enfuir de chez lui pour aller au front, où il rejoint d'abord les *bersaglieri* puis les chasseurs alpins ; dans les tranchées la vie est rude, mais la camaraderie chaleureuse. Le valeureux Pinocchio, qui se bat en héros, va subir une série de blessures et de mutilations, qui finiront par lui rendre sa constitution d'origine : il perd d'abord une jambe, puis l'autre, aussitôt remplacées par des jambes en bois ; ensuite l'explosion d'une bombe le prive des deux bras, ainsi que de quelques côtes. Grand mutilé de guerre, Pinocchio est mis en congé définitif de l'armée ; heureux d'avoir servi sa patrie, il retourne vivre en paix chez Geppetto<sup>62</sup>.

La même note douloureuse se retrouve dans d'autres textes, comme dans le recueil de nouvelles de Marga *I ragazzi e la guerra*<sup>63</sup>. Plusieurs de ses récits veulent être des exemples d'actes héroïques ou d'abnégation accomplis par des enfants : « Spiga », le petit montagnard, tombe dans un ravin en voulant montrer le chemin aux chasseurs alpins ; Mario, le protagoniste de « Piccolo patriota », est condamné à être fusillé parce qu'il a refusé de révéler le lieu où se cachent les soldats italiens, et meurt en criant : « Dio salvi l'Italia ! »<sup>64</sup> ; les « Piccoli esploratori » tombent sous les balles autrichiennes lorsqu'ils risquent leur vie pour porter les ordres... Dans ces histoires, la célébration de l'héroïsme est toujours associée à la dénonciation de la cruauté et de la perfidie des ennemis : Topetta, la petite mendiante,

---

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 231.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 265.

<sup>62</sup> Collodi Nipote [Paolo Lorenzini], *Il cuore di Pinocchio. Nuove avventure del celebre burattino*, Firenze, Bemporad, 1917.

<sup>63</sup> Marga [Margherita Fazzini], *I ragazzi e la guerra*, Firenze, Bemporad, 1917.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 109.

meurt empoisonnée après avoir avalé des bonbons trouvés par terre, « quelli che l’Austria feroce getta dall’alto delle sue macchine infernali ai bimbi d’Italia »<sup>65</sup> ; de jeunes enfants meurent sous les bombes larguées par les avions autrichiens « sul Nido indifeso, da tempo segnalato dalle loro spie »<sup>66</sup>, tandis que l’un des enfants ensevelis sous les gravats trouve un dernier souffle pour crier : « Morte ai barbari ! Morte !!! »<sup>67</sup>.

On rencontre enfin quelques romans de guerre au féminin, qui sont d’ailleurs écrits par des femmes. Le ton pathétique y est de mise, les protagonistes ne vont pas se battre mais vivent les difficultés de la guerre dans leurs maisons. La protagoniste de *Cenerella*<sup>68</sup> de Maria Messina est une petite Cendrillon, qui subit les conséquences que la guerre cause à la population civile. Domenico, le seul homme de sa famille, est parti au front, en laissant en Sicile sa mère et ses trois sœurs ; il ne peut même plus leur envoyer sa paie de soldat, depuis qu’il a été fait prisonnier et enfermé dans le camp de Mathausen. Privées de tout revenu, les quatre femmes se trouvent obligées de vendre tout ce qu’elles possèdent et d’émigrer pour aller rejoindre leur oncle à New York, mais lors du contrôle sanitaire qu’elles passent au bureau de l’émigration de Naples, Cenerella n’est pas autorisée à s’embarquer à cause de ses yeux malades. Elle doit rester dans la maison de ses cousins, où sa condition devient celle d’une véritable Cendrillon : reléguée dans la chambre de la servante, elle devient à son tour une nouvelle domestique, méprisée par sa famille d’accueil. Éloignée de sa mère et de ses sœurs, tyrannisée par ses hôtes, elle voit sa souffrance morale amplifiée par la persécution que sa tante, de nationalité autrichienne, exerce à son encontre. Cenerella, qui nourrit un fort sentiment patriotique, défend courageusement la cause, et son cœur vibre à l’unisson avec celui des soldats. Un jour elle voit passer dans la rue des *bersaglieri* et, remplie d’amour et d’admiration pour ces jeunes gens qui, comme son frère, « offrivano la lor giovane vita, il forte cuore, alla Patria, per difenderla »<sup>69</sup>, leur jette de la fenêtre les œillets rouges de sa tante. Cela lui vaudra d’être cruellement punie et de tomber malade à cause des privations qu’on lui inflige. C’est alors que Domenico, grièvement blessé, est libéré pour être

---

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 16. La propagande alliée accusait les Empires centraux de faire répandre par les avions des confiseries empoisonnées.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 162.

<sup>67</sup> *Ibid.*

<sup>68</sup> M. Messina, *Cenerella*, Firenze, Bemporad, 1918.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 140.

soigné dans un hôpital italien ; il a été amputé d'un pied, et sa blessure s'est infectée. Grâce aux soins que lui prodigue Cenerella, il guérit, et tous les deux décident de rentrer en Sicile. L'histoire connaît alors un *happy end* un peu factice : l'homme qui avait acheté leur maison, avant de mourir, la leur laisse en héritage, et la vie reprend pour la sœur et son frère mutilé, qui n'attendent plus que la nouvelle de la victoire pour retrouver la sérénité.

### La fin de la guerre

Lors de la fin de la guerre, la presse pour l'enfance salue son issue victorieuse : les *terre irredente* ont été délivrées de l'oppression autrichienne, l'italianité du pays est à présent complète. Dans les premières pages des journaux se multiplient les illustrations triomphantes où la carte de la péninsule apparaît recomposée, après l'annexion au royaume du Trentin jusqu'au Brenner, de la Vénétie Julienne et de l'Istrie. On y montre tantôt la victoire fêtée par des défilés et des dizaines de drapeaux tricolores flottant dans les places pavées, et tantôt la fin des hostilités, lorsqu'on représente des soldats qui déposent leurs uniformes et leurs armes. L'enthousiasme des anciens interventionnistes, qui se considèrent comme les véritables représentants de la nation, l'emporte sur les professions de foi pacifistes : la victoire qui leur a donné raison doit être célébrée comme il se doit. Vamba — qui avait appelé la jeunesse à résister héroïquement à l'ennemi en 1917<sup>70</sup> — est parmi les premiers à laisser parler haut et fort sa fibre patriotique, lorsque, dans *Un secolo di storia italiana (1815-1915)*, il affirme que la Grande Guerre doit être considérée comme « la quarta guerra dell'indipendenza italiana »<sup>71</sup>, celle qui a permis l'aboutissement du Risorgimento. Son ouvrage est sous-tendu par cette thèse, qu'il partage avec une partie de l'opinion publique de droite (les nationalistes, les libéraux) et de gauche (les républicains). En 1918 *Il giornalino della Domenica* (qui avait cessé de paraître en 1911 à cause de ses difficultés financières) reprend ses publications à Rome. Redevenu le directeur de son périodique, Vamba l'aligne sur des positions nationalistes de plus en plus affirmées, lorsqu'éclate le différend entre l'Italie et les Alliés à propos de la question

<sup>70</sup> Son ouvrage *Resistere per esistere* (Firenze, Bemporad, 1917) était dédié « Alla gioventù delle nostre scuole mentre sul confine d'Italia si decide forse la lotta tra la Civiltà e la Barbarie ».

<sup>71</sup> Vamba, « La quarta guerra dell'indipendenza italiana », in *Un secolo di storia italiana (1815-1915)*, Firenze, Bemporad, 1919, p. 232-259.

de Fiume. Dans les éditoriaux du *Giornalino*, Vamba se rallie résolument à la cause de la « victoire mutilée » et apporte son soutien à l'expédition de D'Annunzio, qui le 12 septembre avait occupé la ville avec une armée de quinze mille hommes. Sur l'invitation du poète-commandant, il se rend lui-même à Fiume, où il séjourne d'octobre à décembre 1919.

Au-delà de la question de la ville « italianissima » et du mythe de la « victoire mutilée », la défense de la cause italienne agite largement l'opinion publique pendant la première année de l'après-guerre. Deux concours sont lancés pour promouvoir la production pour la jeunesse ; l'« Associazione Fratelli d'Italia » demande un livre aidant à « infondere nell'animo del fanciullo il sentimento dell'italianità »<sup>72</sup>, et l'« Associazione delle Vedove et delle Madri dei Caduti in guerra » un ouvrage d'éducation morale et patriotique en faveur de l'« italianité ». Le prix du premier concours est remporté par Nella Bianchi Gherardi avec *Italia ! Italia ! I nostri bambini umili eroi*<sup>73</sup>, celui du deuxième par Rosa Errera avec *Noi*<sup>74</sup> (un livre présentant sur un ton didactique les racines de la communauté spirituelle italienne et l'histoire de ses traditions). D'autres textes, plus proches de la sensibilité enfantine par leur inspiration et par leur ton, se référeront également à l'italianité comme à la valeur par excellence de l'après-guerre : dans *Pippetto fa l'italiano*<sup>75</sup> (la suite des aventures du petit orphelin florentin qui voulait aller à la guerre), l'« italianité » est synonyme d'excellence nationale.

Après la fin des combats, au lieu de disparaître, des textes en tout genre (témoignages, récits, fictions...) vont se multiplier et envahir les livres de littérature enfantine et les livres de lecture pour l'école primaire. La littérature de guerre, loin de s'épuiser, connaîtra une nouvelle saison, qui va se poursuivre encore longtemps et se transformer, selon la manière dont la Grande Guerre sera considérée et sa mémoire célébrée au fil des années ; dans les romans où la guerre deviendra un thème de fiction, plusieurs canevas seront proposés pour raconter avec quel héroïsme et quel esprit de sacrifice les personnages ont participé au grand événement. On en rappellera non pas l'horreur mais sa grandeur et son sens ; l'expérience vécue sera

<sup>72</sup> Cf. O. Visentini, *Libri e ragazzi*, Milano, Mondadori, 1933, p. 145.

<sup>73</sup> N. Bianchi Gherardi, *Italia ! Italia ! I nostri bambini umili eroi*, Palermo, Sandron, 1919.

<sup>74</sup> R. Errera, *Noi. Libro per i ragazzi*, Milano, Treves, 1919.

<sup>75</sup> Donna Paola [Paola Baronchelli Grosson], *Pippetto fa l'italiano*, Firenze, Bemporad, 1925. Le texte (comme le précise la préface) a été écrit en réalité en 1920.

gommée au profit de la rhétorique et la guerre en sortira non seulement légitimée en tant que « giusta », mais sacralisée en tant que « santa ».

Guerre historique et guerre vécue vont ensuite commencer à se transmuier en une sorte d'expérience sacrée, sanctifiant la mémoire de tous ceux qui sont tombés en bataille<sup>76</sup>. La tragédie de la mort de masse et le deuil qui l'a suivie connaissent un processus de sublimation, à travers lequel le discours sur la Grande Guerre consacre la vie et la mort des soldats ; l'éthique du sacrifice sublimera les massacres, en les élevant au niveau d'un holocauste offert à la Nation. Après l'arrivée de Mussolini au pouvoir, culte des morts et culte des héros deviendront le socle d'une nouvelle religion civile née de la guerre, sur laquelle le fascisme — qui fera de la Grande Guerre l'un de ses grands mythes fondateurs — allait bâtir par la suite sa mystique et sa liturgie.

**Mariella COLIN**

Université de Caen-Basse Normandie

---

<sup>76</sup> Sur la sacralisation de la Grande Guerre, cf. G.L. Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Paris Hachette, 1999 (tr. fr. de *Fallen Soldiers. Reshaping the Memory of the World Wars*, 1990).